

Mais là ne s'est pas arrêtée la fécondité divine. D'autres Éons sont venus peupler le céleste Plérôme; et c'est alors que *Sophia* (la Sagesse) la dernière de tous, a voulu dans son ambition remonter jusqu'au premier Être, s'est arrachée à l'Éon son époux, a dévié hors du Plérôme, a enfanté dans l'extase de ses rêves, et par la seule puissance de ses passions, une sorte d'Éon avorté, une Sagesse bâtarde, que l'on appelle bien Sagesse comme sa mère, mais en employant, au lieu du mot grec *Sophia*, le nom hébraïque *Achamoth* (nouvelle trace de l'esprit païen et antijudaïque du gnosticisme). C'est cette fausse sagesse (cette « sagesse du dehors » comme ils l'appellent), qui a donné naissance au monde. Abandonnée par sa mère, tourbillonnant dans les régions du vide et du chaos, ayant à peine conscience de son être, Achamoth a enfanté l'âme universelle et la matière universelle. L'âme universelle, autrement appelée le Demiurge, a façonné la matière et a produit sept mondes et sept intelligences pour les gouverner. Le dernier de ces mondes est le nôtre, et l'intelligence qui le gouverne, le maître de ce monde (Κοσμοκράτωρ) est celui que la Bible appelle le démon. Ne sachant que faire pour mettre la création assez bas, Valentin a voulu d'abord que notre monde fût le dernier de tous les mondes créés par le Demiurge; ensuite qu'il fût gouverné par la dernière des intelligences dont le Demiurge est le père; enfin que le Demiurge lui-même fût l'œuvre douloureuse et impure d'Achamoth; Achamoth, l'avorton illégitime de Sophia; Sophia, à son tour, le dernier et le seul déchu parmi les Éons.

Mais autant Valentin rabaisse l'institution première de l'homme et les égarements dont il est sorti, autant il prétend relever la miséricorde d'en haut qui est venue au

secours de l'homme et des puissances égarées. Lorsque Sophia est tombée par son orgueil, un nouveau couple d'Éons, le *Christ* et l'*Esprit*, est venu au monde tout exprès pour enseigner à tous les Éons ce qu'ils ignoraient, l'infinie et l'incompréhensible puissance du Père suprême. Lorsque ensuite la malheureuse Achamoth s'est trouvée jetée dans les ténèbres du vide, le Christ a eu pitié d'elle et lui a apporté un peu de lumière. Lorsque le Demiurge a formé l'homme auquel il n'avait pu donner que ce qu'il avait, le corps et l'âme, Sophia compatissante est venue, à l'insu du Demiurge, donner à l'homme le principe spirituel (pneumatique). Et enfin, lorsque l'homme, placé sous tant d'influences diverses, a été sur le point de succomber et de laisser s'éteindre en lui la divine étincelle de l'esprit, l'Éon Jésus, formé en commun par toutes les puissances du Plérôme, est venu le régénérer. C'est donc toujours ce même antagonisme établi par les gnostiques entre le Dieu créateur et le Dieu rédempteur, entre l'œuvre productrice du genre humain, qui, à leurs yeux, ne saurait être trop rabaisée, ni attribuée à un génie trop inférieur, et l'œuvre régénératrice qui ne saurait venir d'une trop haute et trop généreuse compassion.

Maintenant, dans quelle mesure les hommes sont-ils appelés à cette régénération apportée par Jésus? Il y a, dit Valentin, trois substances dans le monde : la matière, l'âme, l'esprit. Il y a des hommes chez qui le principe matériel domine, des *hyliques*; ceux-là sont les idolâtres, pour eux rien à espérer; car le Rédempteur, qui n'a eu qu'une apparence de chair, n'a eu rien de commun avec eux; ils se sont identifiés à la matière; ils seront anéantis avec elle. — Chez d'autres, le principe animal ou intelligent

domine ; on les appelle *psychiques* ; ce sont ceux des chrétiens qui ne sont pas élevés à la pure lumière de la Gnose. Le Christ est en relation avec eux, car il avait une âme et cette âme a souffert sur la croix. Mais, disciples d'une loi étroite et entendant l'Évangile à la lettre, ils sont tenus d'accomplir la lettre de l'Évangile. Ils seront jugés selon leurs œuvres et, si leur vie est conforme à leur loi, ces hommes qui ont vécu par l'âme seront admis à la félicité des âmes. — Mais aux seuls *pneumatiques*, à ceux qui ont vécu selon l'Esprit, en un mot aux disciples de Valentin, est réservée une sphère plus haute et la félicité des esprits. Leur rédemption à eux s'est opérée avant l'agonie du Calvaire ; car pendant cette agonie, l'Esprit divin avait quitté Jésus et était remonté au ciel. Leur évangile n'est donc pas l'Évangile littéral et servile des autres chrétiens ; nulle œuvre ne leur est imposée, nulle loi morale ne contraint leur liberté ; ils ne sont pas tenus à rendre témoignage par le sang ; leur foi intérieure et silencieuse leur tient lieu du martyre ; et le principe spirituel vivant en eux, le mystère d'en haut révélé à leur intelligence suffit pour leur assurer la félicité éternelle au sein du divin Plérôme.

C'est donc là, c'est au brisement de tout lien moral qu'aboutit ce dédale de rêveries. Hélas ! elles ne sont pas rares dans l'histoire de l'esprit humain, ces prétentions d'illumination et de mysticisme supérieur qui ne servent qu'à donner au vice plus de liberté ; ces efforts prétendus pour ouvrir aux âmes une sphère tellement spirituelle et tellement élevée que la vertu n'y sera plus nécessaire ; ces illusions de l'orgueil qui tournent au profit de la volupté. Un illustre historien le dit du gnosticisme et de combien d'autres doctrines on pourrait le dire ! « C'est le Cen-

taure de la Fable ; une tête d'homme et qui se perd dans les rêveries d'une orgueilleuse sagesse ; un corps de bête et qui se livre sans frein à tous les instincts de la volupté¹. »

A présent, je n'ai plus qu'à traverser à la hâte le torrent des écoles gnostiques qui sortirent de la secte de Valentin. Valentin avait donné à la Gnose une forme étrange et grandiose qui entraînait les intelligences égarées, les portait à le suivre et plus encore à l'imiter. Il eut moins une école nombreuse qu'une nombreuse postérité. Il enfanta des sectes plus que des disciples. Cinquante ou soixante ans après lui, on ne comptait plus qu'un seul valentinien pur ; mais, en revanche, on comptait des marcosiens, des colorbaziens, des ophites, des caïnites, et bien d'autres qui avaient façonné au gré de leurs rêves le rêve de Valentin. Il serait fastidieux d'énumérer tous ces sectaires. La plupart, comme Secundus, comme Héracléon, comme Ptolémée², que saint Irénée appelle la fleur de l'école valentinienne, ne faisaient qu'accroître ou diminuer l'interminable série des Éons, marier le premier principe, celui-ci à un, celui-là à deux principes féminins, lui donner parfois les deux sexes, ou les lui refuser tous deux. Colorbaze et Marc divinisaient l'alphabet grec, voyaient un Éon dans chaque lettre ou dans chaque nombre, et, à l'exemple de Pythagore et des Kabbalistes, trouvaient des lumières infinies, non dans chaque idée, ni dans chaque mot, mais dans chaque lettre de chaque mot. Marc eut une autre gloire : il sut exercer,

¹ Stolberg, *Gesch. der Kirche J. C.*, II, IV, § 94, n. 46.

² Secundus (vers la fin du deuxième siècle) ; Tertull., *de Præser*, 49 ; *Philos.*, VI, 58. — Ptolémée, vers le même temps : Tertull., *ibid.* ; saint Irénée, *Præf.*, I, 5, II, 40 (il l'appelle *Flosculus Valentinianorum*) ; Épiphane, 25. — Héracléon (vers 147) : Tertull., *ibid.* ; Irénée, II, 4 ; Epiph., *Hær.*, 56 ; Théod., I, 8. Origen., *Comment. in Joan.* ; *Philos.*, *ibid.*

par sa prétendue magie, une de ces puissances d'entraînement grossier, si inexplicables et si fréquentes. Dans ses mystères, il apparaissait tenant une coupe de vin consacré; une femme en tenait une autre. Marc versait d'une coupe dans l'autre, et le vin, à mesure qu'il le versait, prenait une couleur de sang; il versait de la plus petite coupe dans la plus grande, et celle-ci se remplissait si bien, qu'elle débordait. Il exerçait une autre puissance, plus explicable encore et plus criminelle; il disait à une femme: « Pare-toi comme une fiancée qui attend son fiancé, afin que je sois toi et que tu sois moi.... Voici la grâce qui descend sur toi: ouvre la bouche et prophétise. » Et, comme la femme se débattait en s'écriant: « Je n'ai jamais prophétisé. — Ouvre ta bouche, lui disait-il, dis ce que tu voudras, et tu seras prophétesse. » Et, séduite par les invocations magiques qu'elle entendait, elle croyait prophétiser; timide et modeste, elle parlait avec l'audace du délire; riche et portant la stole de pourpre, elle livrait ses trésors; pure jusque-là, elle s'abandonnait aux désirs effrontés de l'hérésiarque. Le monde était plein de victimes de cet imposteur; saint Irénée en avait vu jusque sur les bords du Rhône, les unes perdues et désespérées, les autres pénitentes et qui se frappaient la poitrine; mais il avait vu aussi des femmes chrétiennes qui, par un souffle de leur bouche, avaient rompu le prestige et, par une parole d'anathème, avaient confondu l'imposteur¹.

Avec les ophites (adorateurs du serpent, en hébreu *Naasseni*), nous tombons en plein paganisme; nous trou-

¹ Irénée, I, 8, 12. — Sur Colorbaze (vers 150), voy. Irénée, I, 10, 12; Tert., *Præsc.*, 50; Épiphane, 55 (Philastre l'appelle Bassus.); *Philos.*, VI, 59, 55; Théod., I, 12; Augustin, *de Hæres.*, 15. — Sur Marcus (v. 150 ou 160), voy. Eusèbe, IV; Tertull., et *Philos.*, *ibid.*; Epiphane, 34.

vons des prestiges, des talismans, sept degrés d'initiation, dont chacun est gardé par un ange. Dans leurs temples, un serpent, sortant majestueusement de la caverne qu'il habite, approche de l'autel, lèche les pains présentés comme offrande, s'enroule autour d'eux; et le peuple s'incline devant lui, le couvre de ses baisers, et, quand ce dieu est rentré dans sa demeure, se partage respectueusement les pains qu'il a touchés. Ce serpent était pour eux celui du Paradis terrestre, qui, sous l'inspiration de la divine Sophia, avait révélé à l'homme la science du bien et du mal et lui avait conseillé la révolte contre le Dieu créateur, abhorré sous le nom de Jaldabaoth. Seulement la secte se divise. Les plus timides, appelés sethites, veulent voir l'œuvre de Sophia et le salut du genre humain dans la race de Seth; Seth et le Christ ne sont qu'un pour eux. Les autres, appelés caïnites, plus hardis et menant jusqu'au bout la haine gnostique contre le judaïsme, font leurs héros de Caïn, de Coré, de tous les maudits de la loi ancienne; ils renient le Christ; ils honorent Judas. Judas, disent-ils, a vendu son maître parce qu'il savait sa mort nécessaire à l'accomplissement du salut des hommes. Adoptant l'idée de Carpostrate, ils croient l'homme obligé à parcourir en ce monde tout le cercle des actions, c'est-à-dire des infamies humaines, afin de n'avoir point à le parcourir dans l'autre, et ils s'écrient au milieu de leurs crimes: « O ange, j'abuse de ton ouvrage, ô puissance! j'accomplis ton œuvre!¹ »

¹ Sur les ophites (ou ophiani), Origène, VI, 24-26, 28, 55 (curieuse description de leur talisman ou diagramme, que Celse attribuait à tort aux chrétiens), 58; VIII, 40; Irénée, I, 50, 54; Épiphane, 26, 37; *Philos.*, VI, 20; Tertull., *de Præsc.*, 47; Théodoret, I, 14; Augustin, *de Hæres.*, 7. — Sur les sethites, *Philos.*, V, 19-22; Irénée, I, 7, 14, 24, 55; Tertull., *ibid.*, 57, 47; Epiph., 29; Théod., I, 14; Philastre, 5; August., *Hæres.*, 19. — Sur les

Voulez-vous enfin voir les doctrines modernes (bien vieilles doctrines) qui nient l'ordre social, la famille, la propriété? Les antitactes d'alors (ennemis de l'ordre) étaient eux aussi des gens de progrès. Selon eux, ce monde a été créé parfait; tous les désirs de l'homme sont légitimes; toutes ses actions innocentes. Un mauvais esprit est intervenu et a persuadé aux hommes qu'il y a un bien et un mal, une vertu et un vice, des choses défendues et des choses permises. De là est sorti tout ce qui est malheur, désordre, division. « Contredisons, disent-ils, ce prétendu législateur, ne reconnaissons aucune de ses lois, ne faisons rien de ce qu'il ordonne; faisons tout ce qu'il défend; point d'ordre social, la révolte; point de mariage, la communauté des femmes; point de propriété, la communauté des biens. Tenons que tout est permis, tout sera innocent et tout sera béni¹. »

Finissons-en sur toute cette honteuse descendance de Valentin : *archontiques*, qui faisaient le diable père de Caïn et d'Abel, qui détestaient les femmes ou au moins le mariage, qui vivaient en ermites dans les solitudes de la Palestine² : *ascites* (*ascodroupites*, *ascodrugites*), qui dansaient autour d'une outre gonflée, en souvenir de ces outres pleines d'un vin nouveau dont parle l'Évangile³; la plupart rejetant le baptême, les autres sacrements et même la prière, parce que, disaient-ils, c'est dans la connaissance que la rédemption réside⁴ : *ascophites*, qui par haine des sacrements bri-

caïnites, Irénée, I, 35 (29, 31); Tertull., *ibid.*, 47; Epiphane, 58; Théodoret, I, 58; Clem. Alex., *Strom.*, VII, 17.

¹ V. Clem. Alex., *Strom.*, III, 4; August., *de Hæres.*, 18.

² Saint Épiphane, 40.

³ *Matth.*, ix, 17.

⁴ Clem. Alex., *Strom.*, III, VII,

saient les vases sacrés : *barbelonites*, qui faisaient remonter l'origine du monde à une vierge appelée Barbeloth, séduite par un Éon : *borboriens*, *statiotiques*, *philonites*, et je ne sais quels autres; immonde progéniture, immonde et abondante comme les vers qu'enfante un corps en putréfaction.

N'y eut-il pas en face de ces infamies un mouvement de pudeur? en face de ces sottises un peu de honte? Quelques-uns de ceux qui abandonnaient la foi et qui ne savaient pas garder la sainte discipline de l'Église, ne cherchèrent-ils pas du moins des erreurs plus décentes et des égarements moins insensés?

En effet, pendant que les sectes valentiniennes pullulaient dans tout l'Orient, à Rome et jusque sur les bords du Rhône, le dualisme de la Perse, dont Saturnin avait été jusque-là le seul imitateur, donnait son contingent d'hérésies; et cette autre branche du gnosticisme se présentait avec une imagination un peu plus sobre et une morale un peu plus digne.

Sous Antonin le Pieux et sous le pape Hygin (139-142), dans le même temps où prêchait Valentin, le Syrien Cerdon, héritier de Saturnin, apporta aux chrétiens de Rome une doctrine analogue à celle de son maître. Mais il était prudent; averti par la vigilante Église romaine, il se rétracta, fit publiquement une profession de foi orthodoxe, et n'en continua pas moins d'enseigner en secret. A la fin cependant, l'Église le convainquit, le condamna et le sépara d'elle¹, Bientôt Marcion vint se joindre à lui². Mar-

¹ V. Irénée, I, 24, 27, 28, III, 4; Tertull., *De Præsc.*, 51; *contra Marcion.*, III, *in fn.*; *Philos.*, VII, 37. Théod., I, 24. Epiph., 51.

² Marcion parut après Valentin et Cerdon (Eusèbe et Irénée), cent quinze ans